



**La madone**



**La Madone préside à la Cour de récréation**

\* Cet article a paru dans « L'Union Amicale », mai 1969.

A l'entrée de la montagne du collège, la Madone surplombe les cours de récréation, et protège les étudiants ; elle parle au cœur des anciens.

C'est le 4 juin 1857, que M. François Pilote, supérieur du collège, installa et bénit solennellement la première statue de la Vierge. L'éloquent curé de Saint-Denis, Messire Edouard Quartier, développa ce texte : « Posuerunt me custodem ». C'était une statue de plâtre, qui ne résista pas aux intempéries des saisons. Aussi, le 24 mai 1863, Mgr Lynch, évêque de Toronto, bénissait-il une deuxième madone, le jour de la Pentecôte.

Vingt-deux ans plus tard, le 27 mai 1885, une nouvelle statue fut bénite par Mgr Poiré, assisté de Messieurs Emile Dionne et Alphonse Têtu. Le sermon fut donné par M. Antoine Gauvreau, curé de Lévis ; trente-sept prêtres assistaient à cette cérémonie. Un grand ami du collège, M. Joseph Lagueux, curé de Saint-Jean-Port-Joli, avait fait don de cette statue, qui fut remplacée en 1907, mais qui trouva bientôt place dans la salle de récréation du cours commercial, et qui fut

transportée, il y a quelques mois, au musée collégial. C'est une œuvre de Jobin.

La Madone actuelle est en fonte, et elle a été donnée par la Maison Z. Paquet, de Québec, à l'occasion du second conventum des élèves finissants de 1886 ; M. Alfred Vandry, gérant de la Maison Paquet, faisait partie de cette classe. La cérémonie de bénédiction fut présidée par Mgr Antoine Gauvreau, curé de St-Roch de Québec. Il avait prêché, lors de la troisième bénédiction, et les deux fois, il développa ce texte, qu'il avait entendu de M. Quertier, quand il était élève : « Posuerunt me custodem ».

C'est ce même M. Gauvreau, qui, le 7 août 1898, à la tête de 800 de ses paroissiens de Saint-Roch de Québec, avait dirigé un pèlerinage à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Selon le supérieur du temps, M. Dominique Pelletier, deux à trois mille personnes se rendirent alors en procession au pied de la Madone. C'est aussi cette même année 1898 que les finissants commencèrent à dévoiler leur ruban auprès de la Madone. Dans le plus grand secret, les rubans symboliques avaient été choisis au pied d'une statue de la Sainte-Vierge, au quai de la Rivière-Ouelle, et les religieuses de Sainte-Anne les confectionnaient, en attendant le grand jour de la révélation.

Les anciens se rappellent, sans doute, la ferveur avec laquelle nous implorions la Madone aux jours du baccalauréat, la récitation du cha-

pelet au retour des promenades, la procession du Saint Sacrement dans le bocage, avec un reposoir tout près de la Madone.

Chaque printemps, deux finissants avaient la charge de mouler dans la mousse une inscription, prière de la gente étudiante. C'étaient les bedeaux de la Madone. On écrivit tour à tour : Ave Maria, Salve Regina, Regina cœli. À partir de 1915, lors de la première guerre mondiale, l'inscription fut presque toujours : « Posuerunt me custodem ». Oscar Bélanger et Eustache Michaud remplirent cette fonction, si l'on en croit le passage suivant d'une lettre du Père jésuite, Oscar Bélanger à l'abbé Wilfrid Lebon. « Eustache, écrit-il, répugnait à changer l'inscription des finissants d'avant nous. Votre suggestion de « Patronne des études » le mit en air et en avant à la recherche de la mousse. Nous avons travaillé ensemble chacun quatre lettres du mot « Patronne », lorsque m'étant reculé pour juger de l'effet, je partis d'un grand éclat de rire. Mes quatre lettres étaient maigres comme l'artiste, ses quatre lettres étaient pansues comme lui-même. Il fallut donner de la taille à mon « Patr » et enlever du bedon à son « onne ». In medio stat virtus. C'était le beau temps. »

Lors du centenaire, en 1927, les Anciens se réunirent à la Madone, et l'on entendit les discours du Supérieur, M. Wilfrid Lebon, du Bâtonnier du Barreau de Québec, M. Elzéar Baillargeon, de M. Georges Parent, député de Québec

ouest, à Ottawa, de Mgr J. Alfred Langlois, de Mgr Gabriel Cloutier.

Qui se souvient du magnifique congrès marial, du 17 au 20 septembre 1931, lequel se termina à la Madone, par un triomphe à notre Mère du ciel ? Il y avait 20,000 spectateurs.

Le plâtre, le bois, le bronze ont reproduit tour à tour l'histoire de la Madone ; les Anciens en gardent dans leur cœur un souvenir ineffaçable.

**Sainte-Anne-de-la-Pocatière**





**Sainte-Anne-de-la-Pocatière (partie ouest)**

**Photo Léopold Michaud**

\* Article paru dans la publication du 30e congrès annuel de la Corporation des agronomes de la Province de Québec, en juin 1966.

Au début de septembre 1814, une embarcation de dix-huit pieds sur sept arrivait à Sainte-Anne-de-la-Pocatière montée par le nouveau curé de cette localité. Celui-ci se nommait l'abbé Charles-François Painchaud ; l'embarcation avait nom « Les trois-mille-clous ». Ces clous, le curé Painchaud les avait enfoncés de ses mains, à la Baie des Chaleurs, où il était missionnaire.

Mgr Plessis nommait, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, ce curé plein de talents et de bonne volonté qui devait donner à sa paroisse une orientation, qui l'a dirigée jusqu'à nos jours.

Lorsque fatigué par un long et pénible voyage sur le fleuve Saint-Laurent, M. Painchaud débarqua sur le rivage de la Grande Anse, il trouva une paroisse de quinze à seize cents habitants, vieille d'à peu près cent ans, dotée d'une école royale, affligée de difficultés, que le missionnaire déjà expérimenté ne tarda pas à découvrir. Il ne semble pas s'être d'abord laissé impressionner par les accidents géographiques, qui font la poésie du coin de terre, où il devait maintenant vivre, et, un jour mourir. Les Alléghanys, le fleuve Saint-Laurent, les Laurentides, puis le Mont Salomon (la montagne ronde), la montagne à l'Ours

(la montagne pointue), la montagne à Boutot, la montagne du Royaume (montagne du collège) donnent à Sainte-Anne-de-la-Côte-du-Sud le cadre et le relief qui font son enchantement. M. Painchaud s'installa auprès de son église sans clocher, de l'école qui appartenait à l'Institut Royal, et quand il vit qu'il devait continuer à Sainte-Anne, la vie de lutte, de sacrifices, qu'il avait menée à la Baie des Chaleurs, il donna sa démission. Mais Mgr Plessis, qui connaissait bien le jeune curé, pour avoir été son protecteur, sa providence, le retint à Sainte-Anne. Alors, M. Painchaud se donna tout entier à sa paroisse. Son presbytère fut bientôt un centre où l'on venait se faire conseiller, encourager, soigner. Les confrères aimaient à s'y rassembler. Les Micmacs de la Baie des Chaleurs, à l'occasion de leur pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, arrêtaient chez M. Painchaud, leur « patliache ».

Le problème des écoles trouva chez M. Painchaud une solution à la mesure de sa grande âme. Il fonda un collège. Il y avait dans les environs de la pierre et du bois ; il suscita la bonne volonté de ses paroissiens, il se donna tout entier, corps et âme à l'œuvre de sa vie, et le collège fut construit, malgré mille difficultés. Terrassé par les fatigues, les luttes, les chagrins, l'abbé Painchaud mourut en 1838, neuf ans après l'ouverture de son collège.

Des hommes, suscités par la Divine Providence, allaient soutenir l'œuvre commencée, la

développer, lui sauver la vie en maintes circonstances. L'abbé Alexis Mailloux remplaça le curé Painchaud, comme pasteur de la paroisse et comme supérieur du collège. Il érigea une nouvelle église, fit la lutte à l'intempérance et au luxe, s'occupa activement du collège et encouragea sa première extension. En 1848, il quittait sa paroisse pour se donner à la prédication des retraites paroissiales, pour prêcher la tempérance, même pour se rendre jusqu'aux Illinois, combattre le schisme de Chiniquy. Il mourut et fut inhumé à l'Île-aux-Coudres, où il était né.

A la fin de l'année 1836, l'abbé François Pilote était devenu l'assistant de M. Alexis Mailloux au collège. Il y demeura jusqu'en 1870. Il fut vraiment, au cours de cette période, l'âme du collège, qu'il agrandit, dirigea, auquel il donna une impulsion, qui fit de ce prêtre le digne continuateur de M. Painchaud. Mais il eut à subir des orages, des oppositions, et il dut quitter l'institution auquel il avait donné le meilleur de lui-même. Il le fit dignement, sans heurts, sans rancunes. Le blâme qu'on lui jetait, il l'avait encouru pour former selon son idéal une Ecole d'Agriculture et une Ferme modèle, qui ont fait le renom de Sainte-Anne-de-la-Pocatière pendant cent ans, et qui ont suscité des convoitises, qui prouvaient clairement toute leur valeur.

La paroisse de Sainte-Anne s'est façonnée au rythme du mouvement éducationnel auquel ces

grands fondateurs ont donné la première et solide impulsion. La Société Historique de la Côte-du-Sud et les archives du collège conservent en leurs dossiers des milliers de documents qui redisent en détail les espoirs, les réalisations, les luttes, les défaites, les victoires, les triomphes de ce petit bourg de la Grande Anse, où débarquait monsieur Painchaud, en 1814, et qui est devenu depuis le siège épiscopal de notre jeune diocèse.

## **Saint-Denis-de-la-Bouteillerie**

1875-1876

\* Causerie prononcée à la Radio (Poste C.H.G.B.) le 24 février 1942 ; elle fut ensuite reproduite dans « La Gazette des Campagnes ».

Ce m'est un agréable devoir d'offrir d'abord mes remerciements à Sir Thomas Chapais, qui m'a procuré avec beaucoup de bonnes grâces presque toutes les notes et les renseignements de la présente causerie. Les origines de M. le Sénateur Chapais et ses talents d'historien l'imposaient à mon attention, du moment que j'acceptais un travail comme celui que je vous présente ce soir. Je remercie aussi M. le curé de Saint-Denis, qui a aimablement mis à ma disposition les notes et mémoires de M. le Chanoine Ludger Dumais.

Il y a quelques années, on découvrit à Saint-Denis, les débris d'une vieille chaloupe. Or, cette découverte fut faite aux abords de la savane qui recouvre une bonne partie de la belle plaine, qui donne un cachet spécial aux paroisses de Saint-Denis, Saint-Philippe et Rivière-Ouelle. Cette trouvaille accrédita l'opinion que cette grande plaine était autrefois baignée par les eaux et que les côteaux de la Rivière-Ouelle et de Saint-Denis formaient jadis une île dans le grand fleuve, qui n'était pas encore le Saint-Laurent. Quoiqu'il en soit, les eaux s'étaient retirées, lorsque



le 29 octobre 1672, l'intendant Talon concéda à Jean-Baptiste Deschamps la seigneurie de la Bouteillerie. Le 15 juillet 1674, le comte de Frontenac octroie à Olivier Morel de la Durantaye, la seigneurie de Kamouraska. Enfin, le 12 mai 1679, Frontenac accorde à Sieur Nicolas Juchereau de St-Denis, la seigneurie de St-Denis, pour son fils Joseph Juchereau. Cette dernière concession est bornée à l'Ouest par la seigneurie de la Bouteillerie et à l'Est par celle de Kamouraska. Et dès lors le fief de St-Denis vit de la même vie que celui de la Bouteillerie, et tous deux progressent de concert. Il est intéressant de parcourir les recensements de l'époque, qui accusent un progrès constant dans ces deux seigneuries. Le recensement de 1698 établit une population de 105 âmes, celui de 1706, 149 âmes, celui de 1734, 302 âmes.

Le fleuve servit d'abord de route nationale aux habitants, puis ceux-ci commencèrent à ouvrir des chemins. Toutefois ces chemins n'étaient pas beaux, et le rapport d'un officier français, qui en 1757, enquêta dans nos parages, en fait foi.

L'invasion de notre pays par les Anglais, en 1759, fut une longue épreuve pour nos ancêtres. Ils voyaient monter la flotte anglaise par le fleuve, et ils allumaient des feux sur le rivage, vis à vis des navires ennemis, comme signal d'alarme. Mais après la cession du pays par la mère patrie, nos ancêtres réparèrent les ruines et le progrès reprend. En 1765, la population est de

819 âmes et en 1790, de 1706. En 1831, un recensement officiel donne une idée de la prospérité des deux seigneuries de la Bouteillerie et de St-Denis. Je me permets de vous le résumer. Population totale : 3784 âmes, dont 3769 catholiques, 14 anglicans et 1 presbytérien. Il y a 500 maisons habitées, 10 en construction et 8 inhabitées. On compte 396 propriétaires de biens-fonds et 126 non-propriétaires, 379 agriculteurs, 9 marchands, 2 médecins, 1 avocat, 1 notaire, 7 mendiants. L'instruction est diffusée par 1 couvent et 13 écoles, fréquentés par 325 garçons et 191 filles. L'industrie comprend 3 moulins à farine, 1 moulin à scie et 1 moulin à carder. 35,156 arpents de terre sont concédés, dont 17,041 en culture. La récolte de 1830 se chiffre à 47,246 minots de blé, 21,890 minots d'avoine, 1,601 minots de pois, 9,329 minots d'orge, 837 de seigle, 23,864 de patates. Enfin on compte dans les deux fiefs 2,555 bêtes à cornes, 935 chevaux, 5,020 moutons et 2,547 cochons, comme dirait Victor Hugo. Or à cette époque le fief de St-Denis a progressé de façon remarquable, et ses habitants songent à se séparer des deux vieilles paroisses, Rivière-Ouelle et Kamouraska. Le 15 avril 1697, la concession avait été amendée pour y ajouter le droit de chasse, pêche et traite. En 1806, le fief est divisé en cinq parties, mais le docteur François Blanchet, époux de Catherine Henry Juchereau Duchesnay achète les parts des quatre autres héritiers en 1809, et devient de ce fait le seul propriétaire de la seigneurie

de St-Denis. Le docteur Blanchet donne une impulsion remarquable au fief de St-Denis. Bien qu'il réside à Québec, rue du Palais, il fait loger sur son fief une maison seigneuriale de 30 pieds par 20. Il fait aussi construire un moulin banal à vent, qui donne un essor considérable au développement de l'endroit. La culture du blé est alors prospère, comme le prouve le recensement déjà cité. Ce moulin ne fonctionnera cependant que quelques années. Il y a 25 ans, nous en voyions encore la tour de pierre. Aujourd'hui, hélas, tout est disparu de cette relique du passé. Voici ce que dit M. Joseph Lavoie dans son livre « La Famille Lavoie », à propos de ces ruines du moulin banal de St-Denis. « Jeune, dit-il, lorsque j'allais prendre mes ébats sur la grève de Saint-Denis, et barboter dans notre majestueux fleuve Saint-Laurent, je saluais toujours avec plaisir et vénération les vieilles ruines, malheureusement disparues, du moulin banal ou moulin du Seigneur. Mon enfantine imagination me racontait bien des mystères. La première fois que je le visitai, j'étais tout craintif. Il me semblait que d'innombrables feux-follets et des loups-garoux s'y tenaient cachés. En ce temps-là, nous vivions la fin du règne des saintes superstitions de nos aïeux. »

Le 9 décembre 1829, le seigneur François Blanchet vend pour l'érection d'une école un terrain d'un arpent sur 8 perches et 11 pieds. Un syndic dont fait parti le seigneur lui-même est fondé à cette occasion. L'école de 35 pieds

par 24 est construite en 1830. Ces améliorations, l'accroissement de la population, les distances considérables qu'il fallait parcourir pour se rendre aux églises de Kamouraska ou de Rivière-Ouelle, le mauvais état des chemins, voilà autant de facteurs qui imposèrent à l'esprit des citoyens du fief de St-Denis l'idée de fonder une paroisse. La Providence, qui prépare les hommes au rôle qu'elle veut leur faire jouer, conduisit à Saint-Denis un jeune homme actif, plein de talent, instruit, qui allait prendre en main non seulement l'initiative commerciale de notre coin de terre, mais encore la direction politique et son organisation comme paroisse. Il s'agit de M. Jean-Charles Chapais, plus tard l'honorable Jean-Charles Chapais, un des Pères de la Confédération. Jean-Charles Chapais naquit à la Rivière-Ouelle, le 22 décembre 1811. Il fit ses études classiques au séminaire de Nicolet, après quoi il suivit pendant un an les cours d'une école anglaise, à Québec. Il était alors âgé de 21 ans. Son talent remarquable, ses études secondaires le mettaient à même de choisir parmi les carrières libérales, celle où il exercerait ses activités. Or, M. Chapais avait le goût du commerce. Il vint s'établir à Saint-Denis, où il loua d'abord une maison et ouvrit un magasin. C'était en 1833 ; depuis deux ans, les citoyens de Saint-Denis effectuaient des démarches en vue de se séparer des paroisses-mères, et ils avaient obtenu de Mgr Signay, le 14 janvier 1833, un décret canonique érigeant la paroisse de Saint-Denis et

la plaçant sous la protection de saint Denis d'Alexandrie. Cependant, Rivière-Ouelle et Kamouraska ne voyaient pas d'un bon œil l'émancipation d'une partie de leur territoire, et n'est-ce pas naturel ? Les deux paroisses-mères perdaient beaucoup par la séparation de cette fille à qui était attachée une bien belle dot : l'enchantement du lieu, la fertilité du sol, le bien-aise des habitants. Aussi, des citoyens notables et influents des deux paroisses livrent-ils une lutte serrée aux prétentions des gens de Saint-Denis. Et ceux-ci, M. Chapais à leur tête, font valoir leurs arguments, pendant neuf longues années, avant d'obtenir l'érection civile de la nouvelle paroisse. Pendant ces neuf ans, on signe des requêtes et l'on conteste ; on fait opposition devant les commissaires, on prend des procédures. Les citoyens de Kamouraska signent même une requête pour demander à Mgr Signay de revenir sur sa décision, requête qui heureusement n'influence pas l'évêque. Le curé de Rivière-Ouelle, le grand vicaire Viau, est favorable au projet de la nouvelle paroisse, mais il est remplacé en 1835 par le curé Cadieux, lui aussi grand vicaire, et qui se montre d'abord récalcitrant. Mais il changera d'avis par la suite comme nous l'apprend cette anecdote que j'ai recueillie des lèvres de Sir Thomas Chapais. Monsieur Jean-Charles Chapais, son père, après avoir loué une maison à Saint-Denis et ouvert un magasin, commença immédiatement la construction d'un immeuble qui lui servirait à la fois d'habitation et

de magasin. C'est la maison actuelle des Chapais située près du presbytère et en bordure de la route régionale. Elève de Belles-Lettres, je la comparais à un château féodal. Or, au premier étage de cette habitation, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le bureau et l'intéressante bibliothèque de l'Honorable Sénateur Chapais, M. Jean-Charles Chapais avait aménagé son magasin et une salle, où se réunissaient quotidiennement les cultivateurs qui venaient entendre discourir le distingué propriétaire. Un soir d'hiver où la tempête faisait rage, une de ces tempêtes du temps passé dont se souviennent bien les vieux, quelques citoyens réunis au magasin entendirent un grand vacarme à la porte, qu'ils ouvrirent pour se trouver en face d'un cheval et d'une voiture contenant le grand vicaire Cadieux et deux de ses sœurs. Venant de Kamouraska et surpris par la tourmente, ils étaient en frais de périr et complètement égarés. On aide les voyageurs à sortir de la voiture, on les réchauffe, on leur donne à manger et comme il ne peut être question de se remettre en route pour parcourir par une telle tempête les six milles qui les séparent de la Rivière-Ouelle, ils passent la nuit chez M. Chapais. Mais la nuit du grand vicaire Cadieux fut sans doute féconde en réflexion salutaire, sur les périls et les mérites des gens qui avaient à couvrir de telles distances pour se rendre à la messe. Le lendemain matin, en remerciant son hôte, il ajouta : « Mon cher Charles, vous aurez votre église. » Et Saint-Denis eut son église, car

la tenacité des citoyens devaient l'emporter. En 1839, une chapelle de 60 pieds par 30 fut construite par Monsieur Jean-Charles Chapais. Les habitants y allèrent de leurs contributions et fournirent les matériaux. Cette chapelle servit jusqu'à ce que fut élevée l'église actuelle, c'est-à-dire en 1850. Elle passa au feu en 1886, mais fut relevée sur les mêmes murs. Au printemps de 1841, les registres sont ouverts. Le 13 septembre, la fabrique est composée et formée par l'ordre de l'évêque. Et l'abbé Charles Bégin, curé de la Rivière-Ouelle, dessert Saint-Denis jusqu'à la nomination du premier curé, M. Quertier, en octobre 1841. Le 24 décembre 1841, Saint-Denis en liesse assiste à la bénédiction de sa chapelle par le grand vicaire Mailloux et de la première cloche par M. l'abbé Varin, curé de Kamouraska. La messe est chantée par M. Hébert, curé de Saint-Pascal. Il y a fête, dont banquet, réjouissances et chants de circonstance. La même chanson, composée par l'Honorable Jean-Charles Chapais et exécutée à cette occasion, fut répétée lors des fêtes du centenaire de Saint-Denis, en juillet dernier. Voici les premières strophes :

*« O ma Muse chérie,  
Inspire-moi des chants,  
Dont la douce harmonie  
Rende des sons touchants ;*

*« Aux accords de ma lyre,  
Mêlez vos airs joyeux ;  
Partagez mon délire  
Habitants de ces lieux. »*

Enfin, le 11 janvier 1842, la paroisse de Saint-Denis est érigée civilement par proclamation de Sir Charles Bagot. La naissance fut laborieuse, mais l'enfant était né viable, puisque Saint-Denis a fêté récemment son centenaire. De ces cent ans de vie paroissiale, nous vous entretiendrons peut-être dans une autre causerie, si nous en avons l'opportunité.



- Aux regards de nos yeux  
- Nous vous en avons  
- Parlez-moi de vous  
- L'histoire de ces deux

Enfin le 17 février 1945, le procès de Solf  
Dont ont été jugés également par procuration de  
St Charles Bonor. La passion fut laborieuse  
dans l'attente de voir, dans le Grand-Duc  
à l'été, l'écroulé son caractère. On ne peut  
en dire par conséquent, nous vous enverrons  
d'autant plus vite, comme de nous en  
à son caractère.

**Les légendes  
de Saint-Denis**

Les légendes  
de Saint-Denis

\* Conférence prononcée à la radio (Poste C.H.G.B.), le 21 octobre 1941 ; elle fut ensuite reproduite dans « La Gazette des Campagnes ».

La paroisse de Saint-Denis-de-la-Bouteillerie a fêté, cette année, son centième anniversaire. A cette occasion, plusieurs tranches de l'histoire de cette petite paroisse agricole vous ont été servies par des orateurs, dont la voix a été transmise par le Poste C.H.G.B. Il y a quelques années, un anthropologiste américain, Horace Miner, a écrit une thèse sur cette paroisse si jalouse de ses traditions. Cette thèse, écrite en langue anglaise, a paru en volume sous le titre « Saint-Denis ». Saint-Denis ! son plus illustre citoyen, Sir Thomas Chapais, a compilé des notes en quantité suffisante pour pouvoir en écrire l'histoire. Quant à moi, invité ce soir à vous parler de ma paroisse natale, j'ai cru vous intéresser en vous racontant, tout simplement, quelques-unes des légendes qui y sont attachées.

Du sermon prononcé par Mgr Camille Roy, lors de l'inauguration du monument Quartier, le 11 octobre 1925, je cite le paragraphe suivant : « Une légende qui vous est chère raconte que, en 1847, pendant que l'on construisait votre église, l'on vit un jour toute une bande extraordinaire d'oiseaux se poser sur les matériaux amassés

pour l'édifice, puis s'envoler vers le ciel. Et M. Quertier, témoin de ce spectacle inaccoutumé, aimait à dire qu'il y voyait l'image gracieuse des vocations multiples venues du ciel et qui y retournent, le symbole des âmes consacrées, innombrables, qui se lèveraient un jour de Saint-Denis pour aller vers Dieu. Et vous savez comment l'histoire de Saint-Denis a merveilleusement confirmé la légende. »

Plusieurs faits de la vie de M. Quertier ont été amplifiés ou plutôt ont dévié au point de devenir légendaires. Je les passerai tous sous silence, bien convaincu que je suis que l'œuvre de cet illustre curé fut assez utile et précise pour mériter que la légende n'en enlève aucune bribe à l'histoire.

Parmi les légendes populaires, il me fait plaisir de vous raconter en tout premier lieu, celle de la jument blanche. Elle me fut souventes fois répétée par ma Grand'mère maternelle, dont les 88 ans bien portés sont pour ses petits-fils un gage précieux de longévité. Il y a 80 ans, les gens étaient plus crédules qu'aujourd'hui et l'on ajoutait foi volontiers aux feux-follets, aux lutins et aux loups-garous. Une cavale légendaire fit beaucoup parler d'elle dans notre région et les plus âgés de notre paroisse vous raconteront avec force détails ses randonnées nocturnes. Un soir donc, Frédéric Lavoie, cultivateur résidant au deuxième rang de Saint-Denis, le rang des Bras, était venu veiller chez un menuisier du rang des

Côteaux, Théodore Raymond. Ce soir-là il y avait de nombreux veilleux chez le père Théodore. Comment on s'y amusa,, je ne sais, mais sur la fin de la soirée, Frédéric Lavoie sortit avec un compagnon, et tous deux, appuyés à une clôture près de la maison où se terminait la veillée, ils causèrent environ une heure avant de se séparer pour regagner leur demeure respective. Aussitôt après le départ de son compagnon, Frédéric Lavoie ne vit pas sans surprise surgir à ses côtés une jument blanche. Elle marchait à environ dix pieds de lui et il entendait frapper ses sabots sur le sol. En entrant chez lui, il tomba inanimé sur le plancher et fut secouru par sa sœur ; mais il ne put jamais se rappeler à quel homme il avait parlé devant la maison de Théodore Raymond, et les gens de la veillée ne purent le renseigner davantage. Par la suite, la jument blanche prodigua ses apparitions. Elle préférait la compagnie des chasseurs. Elle se présentait toujours sous le même aspect, ne se montrait que la nuit et d'ordinaire au clair de lune. Lorsque le compagnon qu'elle avait choisi « piquait » à travers les champs, elle passait les clôtures avec lui, mais non en sautant comme un autre cheval ; elle semblait plutôt traverser en roulant les hautes clôtures de pieux. Chaque fois que le père Pierre St-Onge allait veiller chez son ami Célestin Thibault, la jument blanche sortait sous le pont de la rivière et le reconduisait jusqu'au fronteau, à l'extrémité de la terre de ce dernier. En entrant, le père St-Onge racontait ce qui venait de lui

arriver, mais comme il était un vieux militaire, il affirmait ne pas craindre sa trop fidèle compagne. Deux oncles de ma grand'mère, citoyens parfaitement probes, sérieux et véridiques, prétendirent s'être fait suivre par la jument blanche. L'un, Jacques Thibault, revenait de la chasse, son fusil sur l'épaule. Sous le même pont que Pierre St-Onge, il vit sortir la jument blanche qui prit son côté de la route. Il fut fortement tenté de tirer sur elle, mais, par crainte ou pour un autre motif, il ne mit pas son projet à exécution. Il arriva chez lui, les traits tirés ; il accrocha son fusil, prit un siège et refusa de souper. Aux questions de ses voisins, il avoua l'incident dont il venait à son tour d'être victime. L'autre oncle de ma grand'mère était aussi un chasseur ; il se nommait Edouard Lavoie et vit l'apparition dans des circonstances identiques. Bref, la jument blanche devint la terreur des paroissiens de Saint-Denis. Un grand nombre de personnes prétendirent l'avoir vue. On affirma qu'elle était sortie, un soir, de la tour d'un vieux moulin abandonné. Jadis, cette tour contenait une moulange mue par un moulin à vent. Dans mon jeune âge cette tour existait encore, et je regrette que depuis l'on ait fait disparaître cette relique du passé. La jument blanche fit tant et si bien que bientôt les jeunes gens n'osèrent même plus sortir à la veillée, ce qui fit le désespoir des jeunes filles, vous pensez bien. Enfin l'affaire, paraît-il, traversa même les murs du paisible presbytère de Saint-Denis, et l'on assure que

l'abbé Hyacinthe Potvin, curé à cette époque, déconseilla ceux qui parlaient de tirer une balle à la blanche apparition. Un bon jour, on ne la vit plus, et aujourd'hui elle est passée à la légende. Et les « jeunesses » qui rendent visite aux jeunes filles de Saint-Denis, comme celà se doit, ne songent même plus aux tribulations qui entravaient les projets de leurs ancêtres.

Bien avant la fondation de la paroisse de Saint-Denis, les sauvages et quelques blancs portaient des marchandises sur leur dos, de Rivière-Ouelle à Kamouraska. Ils suivaient la grève, mais le fleuve montant plus qu'aujourd'hui, leur route était barrée par le Cap, sis à l'ouest de la Grande Anse de Kamouraska. Ils devaient donc gravir ce mont, et le sentier qu'ils y tracèrent porte le nom de Côte du Portage. On dit que le sifflement du vent dans les branches effrayait les sauvages, qui donnèrent à ce monticule le nom de Cap-au-Diable. D'autres prétendent qu'une jeune femme naufragée s'égara, la nuit, dans le Cap, portant dans ses bras un petit enfant. Ses cris d'épouvante et ses lamentations firent croire aux quelques colons qui habitaient le voisinage que le diable était dans le Cap, et ce serait à cette occasion que le Cap-au-Diable se fit imposer son nom.

Dans le premier volume des Légendes Canadiennes de C.E. Rouleau, vous avez peut-être lu un récit intitulé « Le Cap-au-Diable ». Il s'agit d'un chasseur qui découvre au pied du Cap « une



dizaine de diabolins avec de longues queues et de grandes cornes ; dansant, grimaçant, hurlant et blasphémant, ils lancent des étincelles par la bouche, par les yeux, par les oreilles ; avec leurs longues fourches, ils attisent le feu. Notre homme s'imagine qu'il s'agit là de sorciers ou d'hommes métamorphosés, à qui il suffit de retirer un peu de sang pour qu'ils reprennent leur forme primitive. Il charge donc son fusil de cette opération, après quoi il ne reste plus sur les lieux qu'une tuque toute neuve. Le dimanche suivant, le chasseur coiffe fièrement le bonnet du Cap-au-Diable. Mais un de ses amis vient le réclamer en ajoutant : « Tu m'as rendu un service signalé ; j'étais « amorphosé », tu m'as délivré. Mais je te demande une chose. Jure-moi que tu ne dévoileras jamais ce secret tant que je serai vivant. » Et le narrateur souligne : « Je fis le serment, et j'ai tenu ma promesse. »

Une autre légende du Cap-au-Diable date de la conquête. Peu après la capitulation, un navire anglais, qui remontait le fleuve, fut surpris par la tempête. Par des prodiges d'audace que l'on ne trouve que dans les légendes, l'équipage parvint à débarquer à Cap-au-Diable les coffres d'argent que ce vaisseau était chargé d'apporter à Québec, en même temps que des marchandises. Ces coffres furent enfouis dans le Cap et y demeurèrent cachés. Or, il y a une soixantaine d'années, deux citoyens de Saint-Denis, les sieurs Damase Lavoie et Antoine St-Onge, prétendirent

découvrir par jonglerie le trésor si mystérieusement abandonné par nos conquérants. Ils tentèrent même de magnétiser un garçonnet de treize ans, en le saisissant aux poignets et en le forçant à les regarder fixement. Seulement les passes ne purent influencer suffisamment le jeune médium. N'empêche que des fouilles furent exécutées, et des fosses, qui furent creusées à cette époque sont encore visibles aujourd'hui. Le garçonnet de treize ans, qui a atteint maintenant un âge respectable, est venu lui-même à Sainte-Anne, me donner des détails que je lui demandais par correspondance. Je l'en remercie. Il m'a confié que Damase Lavoie, à ses derniers moments, lui confessa être enfin parvenu à connaître le lieu de la cachette, grâce à ses jongleries, mais la mort vint mettre un terme à ses recherches. Aujourd'hui, cette légende d'un trésor caché dans le Cap-au-Diable est presque oubliée, et c'est par hasard que je l'ai apprise. Si les citoyens de Saint-Denis creusent encore, fouillent et bêchent, c'est dans leurs propres champs qu'ils le font, et parce qu'ils sont convaincus comme le bonhomme Lafontaine que « le travail est un trésor ».

De nos jours, la crédulité populaire est bien émoussée, et il n'y a pas de chance que réapparaissent dans nos paroisses les fées, les lutins, les loups-garous, les feux-follets, les croquemittaines. Santa-Claus lui-même est en train de désertir nos campagnes et de prendre chez Paquet ses quartiers d'hiver. Bien plus, on rapporte que

les Sauvages, qui, dans notre enfance « cassaient si souvent les jambes des mamans », disparaissent de nos contrées. Ils sont presque tous tuberculeux, paraît-il. Peut-être, est-ce pour celà que nos familles se font moins nombreuses au grand détriment de notre race. L'avion a éclipsé la chasse-galerie ; l'auto a banni de nos routes les Bohémiens, qui étaient censés enlever les enfants, mais qui ne volaient que des poules. Les esprits forts ont rejeté dans l'ombre la légende. A moi, il me semble que c'est un peu de la poésie de nos campagnes qui s'en est allée avec toutes ces disparitions. Qu'en pensez-vous, mesdames et messieurs ?

**M. l'abbé  
Georges Gervais**



**L'abbé Georges Gervais**

En septembre 1905, Georges Gervais commençait au collège de Sainte-Anne ses études classiques. Il avait vingt ans. Né à Saint-Alexandre, le 13 août 1885, de Lambert Gervais, cultivateur, et de Darine Soucy, il avait d'abord suivi une voie qui semblait tout à fait opposée à la vocation qu'il devait embrasser plus tard. En effet, soit en notre contrée, soit au pays de « l'oncle Sam », le jeune Georges entreprit de faire sa vie aux dépens de ses deux bras. Cette vie lui parut-elle trop rude et décevante, ou Dieu se servit-il d'un autre moyen pour le conduire à ses fins ? Le jeune homme décida tout-à-coup de suivre une autre carrière. Après quelques mois d'études préparatoires, sous la direction d'un prêtre dévoué, il entreprenait son cours classique à un âge, où d'ordinaire, la vie d'écolier tire à sa fin. Ce qu'il lui fallut de bonne volonté et de persévérance pour poursuivre ses études jusqu'au bout, parmi des confrères de beaucoup plus jeunes que lui, nous pouvons nous en douter. Mais déjà, il se manifestait homme à atteindre le but qu'il s'était une fois fixé, et six ans plus tard, il commençait son cours de théologie au Grand Séminaire de Québec. L'année suivante l'abbé Georges Gervais était rappelé à son Alma Mater, où il devait désormais se dévouer durant vingt ans.

Maître de salle jusqu'à son ordination, le 15 juillet 1915, il fut ensuite professeur de Versification, puis de Belles-Lettres. En 1927, on lui confia la préfecture du cours classique, charge qu'il remplît jusqu'en 1932, date où il fut nommé curé de Sainte-Apolline. En 1937, il remplaçait à Saint-Denis de Kamouraska, l'abbé Joseph Lallemand, un autre ancien trop tôt disparu.

Fortement charpenté, l'abbé Georges Gervais trahissait dans sa démarche mesurée la régularité qui caractérisa toute sa vie. Il était essentiellement un homme d'ordre. Comme professeur, il suivait sans écart un programme prévu dans tous ses détails. Dans son bureau, chaque volume, chaque objet avait sa place propre, qu'il réintégrait sans faute, après avoir servi. En classe, notre professeur exigeait le mot à mot, méthode qui déplaisait aux partisans du moindre effort. De mémoire d'homme, on l'a toujours surnommé « le père Gervais » ; et c'est une paternité qu'il acceptait de la meilleure grâce du monde. Toujours fort original dans ses réparties, il avait son franc parler et chacun pouvait connaître assez facilement ce que le père Gervais pensait de lui. Il souffrait d'insomnie, ce qui provoquait chez lui parfois des sautes d'humeur, contre lesquelles il eut à lutter. De prime abord, il paraissait plutôt froid et distant, mais il gagnait à être connu, et l'on découvrait bientôt en lui une sensibilité des plus délicates. Doué d'un jugement sûr, le bon sens guidait toujours ses paro-

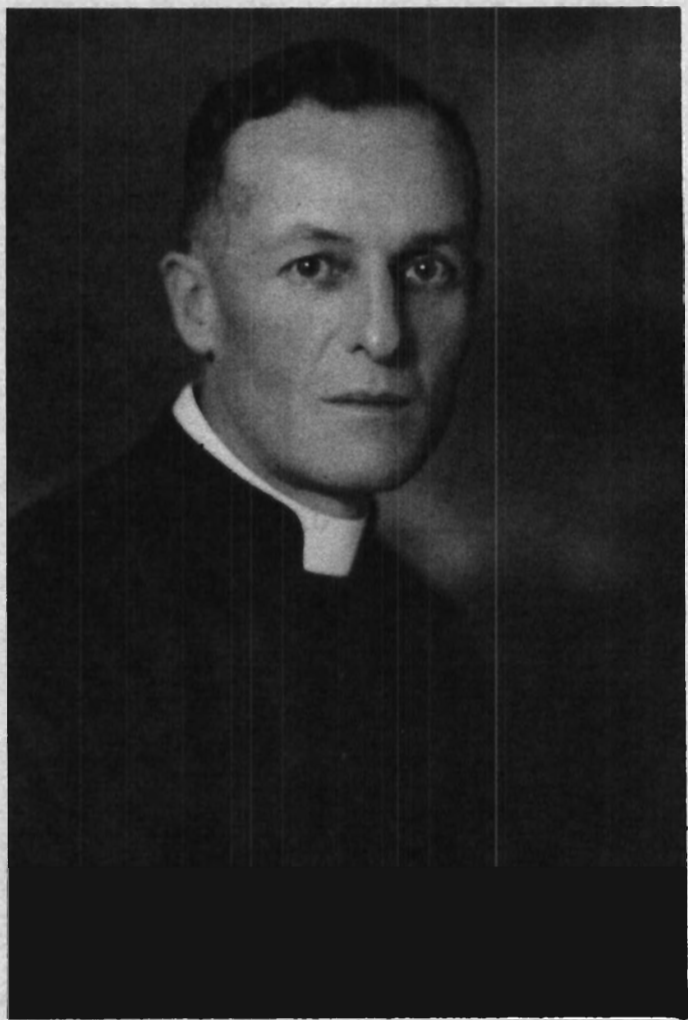
les et ses actes, de sorte qu'il était de bon conseil pour ceux qui s'adressaient à lui.

Dans le ministère, il se révéla homme d'œuvres. A Sainte-Apolline, il fit faire à l'église des réparations qui s'imposaient. Il sut s'attacher ses paroissiens, qui le virent partir avec regret pour Saint-Denis. A son installation dans cette dernière paroisse, le curé Gervais disait à la population qu'on lui confiait : « Je suis un homme de paix ; j'aime à me mêler de mes affaires. » Aussi une ère de tranquillité et de développement tant social que religieux marqua-t-elle les deux années trop brèves durant lesquelles il fut curé de Saint-Denis. Il favorisa de son appui la formation d'une caisse populaire, d'une coopérative de beurrerie, d'un cercle d'U.C.C. Il s'occupait de façon active de cette dernière association. Enfin, il développa les Congrégations des Dames de Sainte-Anne et des Enfants de Marie, établit la Ligue du Sacré-Cœur, organisa la communion par roulement. Chacun de ces groupes se réunissait une fois par mois, à son dimanche respectif, et recevait de monsieur le curé, conseils et directives. A un de ses supérieurs à qui il soumettait un nouveau projet d'organisation d'ordre spirituel, et qui lui disait qu'il allait se faire mourir à la tâche, le curé Gervais répondit : « Ce serait une belle mort ». Or, il venait de terminer des réparations considérables à l'église, au presbytère et aux dépendances de la Fabrique, en vue du centenaire de la paroisse, lorsqu'au matin du 23



septembre 1939, on le trouva mort dans son lit. Ce fut une stupéfaction dans la paroisse. Mais la teneur de son testament et des notes prouvent que si la mort l'a frappé soudainement, en pleine force, elle ne l'a pas pris par surprise. Par sa volonté, son corps repose dans le cimetière de Saint-Denis, au pied de la croix. Ses paroissiens n'oublieront pas de sitôt sa droiture, son dévouement et sa piété. « Beati mortui qui in Domino moriuntur ».

**M. l'abbé  
Joseph Laforest  
1887-1962**



**L'abbé Joseph Laforest**

\* Article paru dans l'annuaire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1962-63).

Les artistes représentent souvent saint François d'Assise, entouré d'animaux et leur adressant la parole. Le curé Laforest voyait-il Dieu agissant pour nous dans les être créés, comme le Poverello ? C'est possible, car il aimait les bêtes. Il ne détestait pas les hommes pour celà, et il possédait la première vertu d'un être sociable, il était humble, d'un humilité un peu dépay-sée dans notre fier vingtième siècle.

L'abbé Laforest a acquis ses premières connaissances ici-bas, les yeux ouverts sur la terre et sur l'eau. Sur la terre, parce que fils de cultivateur, sur l'eau, parce que natif de Saint-André, la paroisse la plus riveraine de tout le comté de Kamouraska. Né en 1887, il a fourni une carrière longue de soixante-quinze ans, et la moins compliquée qui soit. Dix années d'études classiques au Collège de Sainte-Anne, quatre années d'études théologiques à Québec et à Sainte-Anne. Ordonné prêtre en 1917, il est nommé vicaire à Saint-André, sa paroisse natale, jusqu'en 1922. Il est alors appelé à fonder la paroisse de Saint-Joseph, qui était jusque là une desserte, et dont il avait charge pendant son vicariat. Dans « La paroisse de Saint-André de Kamouraska », M. le Chanoine Léon Bélanger écrit la page suivante :

« A partir de 1917, Saint-Alexandre dut accepter le fait d'un second démembrement. Depuis quelques années, les familles établies à l'intersection des trois paroisses de Saint-André, de Saint-Alexandre et de Sainte-Hélène demandaient une église. L'archevêque de Québec, secondé par le curé de Saint-André, accédait à leur désir parce que les plus éloignés d'entre elles étaient à dix milles de leur église respective et les moins éloignées, à sept milles. Seulement, pour constituer une paroisse viable, il fallait procéder contre le gré de plusieurs paroissiens de Sainte-Hélène et de Saint-Alexandre. M. Bourassa entretenait une sympathie discrète pour les siens ; M. Martin, de Sainte-Hélène, défendait plus ostensiblement l'intégrité de ses limites. Pendant ce temps, M. Joseph Laforest, curé actuellement de Saint-Denis, desservait la future paroisse de Saint-Joseph, expérimentant bien le déconfort des installations sommaires. L'unité se fit peu à peu, et les dernières oscillations manifestées à la bénédiction de l'église s'arrêtèrent à l'érection canonique, le 3 mai 1922. Dans les périodes tumultueuses des divisions de paroisses, les volontés s'opposent souvent, bien que mues par les convictions les plus sincères. Au reste, ces circonstances commandent toujours de lourds sacrifices. Il est frappant, tout de même, comme la Providence, et l'ange qui veille sur les nouvelles fondations (heureusement pour le bien général !) tranchent dans le vif des opinions humaines et s'en tirent bien ! »

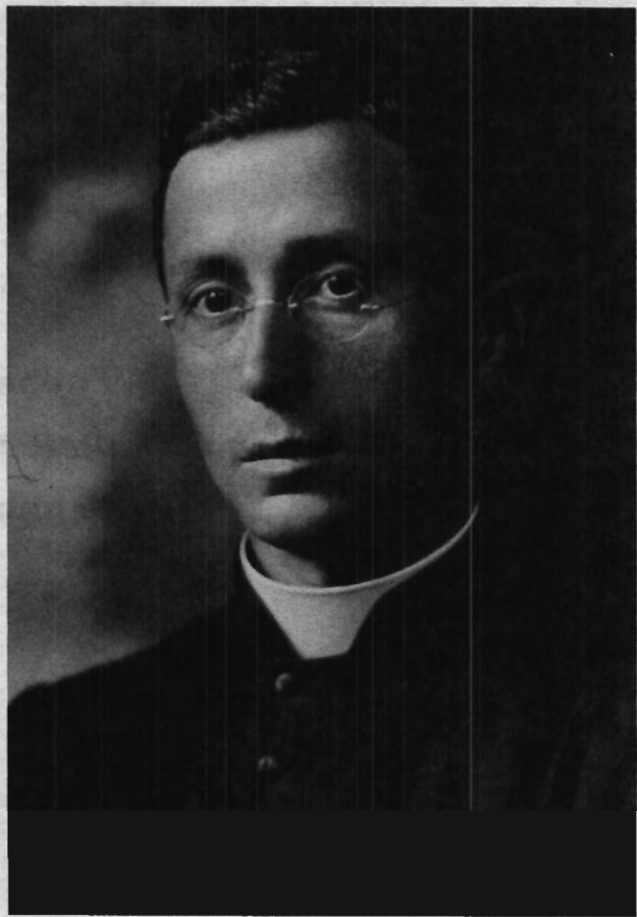
Ceux qui connaissent les difficultés attachées à la fondation d'une paroisse, trouveront entre les lignes de cette page révélatrice celles du curé fondateur de Saint-Joseph. Le curé Laforest accepta les luttes nécessaires, les difficultés, les privations. Il se fit accepter par ses paroissiens, puis il se fit aimer d'eux. Leurs intérêts étaient les siens, et il savait tout à la fois les comprendre et se faire comprendre. En 1939, il est nommé curé de Saint-Denis. C'est là que nous l'avons mieux connu. Il a longtemps gardé de sa première cure, une nostalgie, qui ne nuisait en rien à l'amour qu'il portait à ses paroissiens de Saint-Denis. Les contacts avec ces derniers étaient faciles et agréables. Il savait parler « leur langage », et son pot à tabac était toujours accueillant. Très hospitalier, il invitait volontiers à sa table non seulement ses confrères, mais ses paroissiens à l'occasion. Sa grande humilité mettait ceux-ci en confiance et aplanissait toutes les difficultés. Il engageait le dialogue avec un égal intérêt, que son interlocuteur fut un enfant de chœur ou un docteur en théologie ; et phénomène unique, la conversation avec lui développait en vous un complexe de supériorité. Condescendance et humilité adoucissaient à l'extrême ses contacts humains. Mais racontait-il ses parties de chasse ou ses expériences hippiques, c'est alors qu'un monologue s'établissait et qu'un coussin servait à quelque chose. Vis-à-vis les grands, sa belle simplicité ne se démentait pas. Sans

prétention, sans ambition, dénué de toute diplomatie, il ne redoutait ni les impairs, ni les gaucheries de langage, et il énonçait tout bonnement ce qu'il avait dans l'esprit. En une circonstance mémorable, où nous admirions les honneurs rendus à un prince de l'Eglise, l'abbé Laforest, réalisant les difficultés, les oppositions, les épreuves inhérentes à une si haute dignité, traduisait spontanément sa pensée : « Pauvre Eminence ». Le mot fit sourire, mais je crois qu'il était très juste.

En 1955, à cause de sa santé chancelante, l'abbé Laforest dut quitter sa cure, mais il demeura dans sa paroisse, où son cœur avait pris racine. Maintenant qu'il est disparu, nous gardons de lui un souvenir ému. Notre siècle ne manque pas de grands bâtisseurs, d'habiles financiers, le curé Laforest, lui, était un bon prêtre.

**M. l'abbé  
Thomas Pelletier  
1890-1959**





**L'abbé Thomas Pelletier**

\* Article écrit en collaboration avec M. l'abbé Joseph-Albert Ancil ; cet article a paru dans l'annuaire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (1958-1959).

Né à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, l'abbé Thomas Pelletier appartenait à une famille profondément chrétienne, qui a donné trois de ses fils à l'Église. « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » Matt. 7, 20.

Il y a deux ans, l'abbé Thomas Pelletier faisait dans l'annuaire du collège de Sainte-Anne, l'éloge pieux et touchant de l'abbé Georges-Noël, son frère, décédé en novembre 1956. C'est lui maintenant qui a rejoint dans le cimetière Painchaud tous ceux qui y dorment paisiblement leur dernier sommeil. Le Père Henri Pelletier, de la Société des Pères du Saint-Sacrement, est le dernier survivant de ces trois frères prêtres.

L'ordination sacerdotale de l'abbé Thomas Pelletier remonte au premier juillet 1917. Il avait enseigné au Collège de Sainte-Anne, son Alma Mater, pendant ses années de séminariste ; l'École d'Agriculture de Sainte-Anne le reçut comme professeur, l'année de son ordination. Mais l'année suivante, l'abbé Thomas Pelletier commence sa vie de ministère paroissial, comme vicaire à Saint-Séverin de Beauce. En l'espace de dix ans,

quatre paroisses bénéficieront du zèle de ce dévoué vicaire : Saint-Séverin, Saint-Ludger de Rivière-du-Loup, Saint-Ferdinand d'Halifax et Saint-Prosper. Il devient curé de cette dernière paroisse, en 1928. Puis l'abbé Pelletier poursuivra sa carrière féconde et méritoire de curé de campagne à Saint-Simon-les Mines, et ensuite à Saint-Magloire.

Son ministère paroissial est entrecoupé par un stage de quelques années à l'Hôpital du Saint-Sacrement, à Québec, où il est aumônier des Religieuses.

Durant une couple d'années, il prête ensuite main forte à son confrère malade, l'abbé Joseph Laforest, curé de Saint-Denis. En 1949, il devient curé de la paroisse de Saint-Philippe-de-Néri. Tout de suite, il lui faut préparer une double ordination sacerdotale, et il se met ainsi dans l'atmosphère de cette belle paroisse rurale, féconde en vocations. Durant ses dix années de labeur sacerdotal, à Saint-Philippe, l'abbé Pelletier se dépense sans compter. Il s'est toujours intéressé aux problèmes de la classe agricole ; aussi ses paroissiens trouvent-ils en lui un père spirituel et un conseiller dans l'ordre temporel. Doué du don précieux de la parole, il sait éclairer avec conviction. En chaire, son éloquence est simple, claire, entraînante. Parfois, il s'élève avec force contre les abus qui se produisent ; il voile rarement ses opinions. Sa paroisse est pour lui une communauté, sa grande famille, où il fait

croître la charité, sa première vertu. Ses paroissiens sont ses enfants ; il les rencontre avec plaisir, leur glisse paternellement un bon conseil, remet rondement à sa place qui risque une insolence.

Au presbytère, il est accueillant. Ses confrères se rappelleront longtemps le fin causeur que fut l'abbé Pelletier. Sa conversation est émaillée de mots d'esprit, d'épisodes piquants. Il excelle à animer une réunion.

Une maladie, qui sera fatale, assombrit ses dernières années. Cependant, le curé Pelletier lutte avec la plus grande énergie contre un mal sournois. Plusieurs fois hospitalisé, il revient toujours à son ministère. Il surprend tout le monde par son courage, et s'il doit reculer devant les progrès de la maladie, il le fait pas à pas et en sacrifiant le moins possible de ses activités. Si la maladie n'a pu le réduire, la mort ne l'a cependant pas surpris. C'est à l'Hôtel-Dieu de Québec qu'il remit son âme à Dieu, dans la soixante-neuvième année de sa vie.

Prêtre pieux, dévoué, éclairé, il a reçu la récompense du bon serviteur. Ses paroissiens et ses amis lui conserveront le souvenir du cœur.

...the ... ..  
... ..  
... ..  
... ..

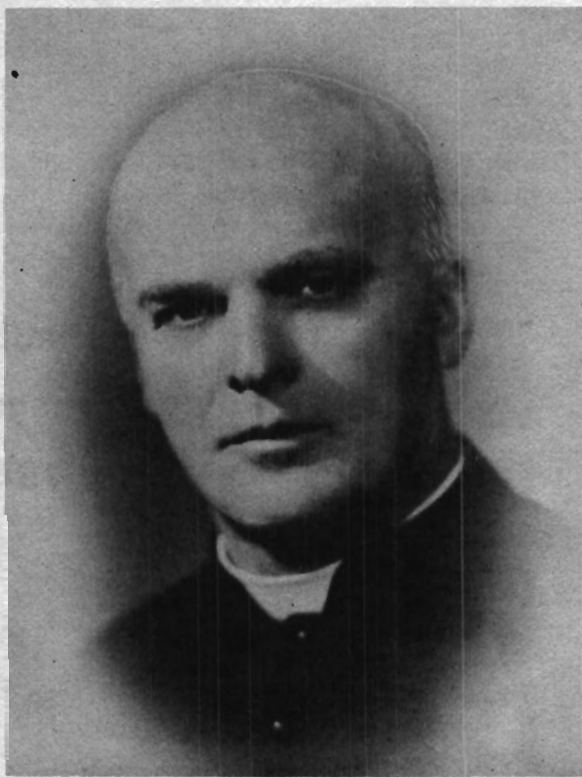
... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..

... ..  
... ..  
... ..  
... ..

**M. l'abbé  
Antoine Lévesque  
1891-1964**



**L'abbé Antoine Lévesque**

\* Article paru dans l'annuaire du Collège de Sainte-Anne-de-la  
Pacatière (1963-1964).

C'est le premier de l'an, à dix heures et demie du soir. Angoissé, le visage baigné de sueurs, l'abbé Antoine Lévesque frappe à coups précipités à la porte d'un voisin de chambre. Moins d'une heure plus tard, il a rendu son âme à Dieu. Avec lui disparaît du collège de Sainte-Anne une des plus pittoresques figures d'une époque révolue.

Né à Notre-Dame-du-Mont-Carmel, le 26 juin 1891, le jeune Antoine faisait son entrée au collège en septembre 1904. Du collège de cette époque, il ne reste que les murs de pierre de l'aile Pilote. La rentrée offrait un tout autre tableau que celle d'aujourd'hui. En avant du collège, un chemin creusé à même « La Butte ». Des voitures à traction animale, où prenaient place un écolier et son père, une valise, souvent des provisions. Pour le bénéfice de ses confrères, et dans un style qui lui était propre, l'abbé Lévesque évoquait parfois le souvenir de sa première entrée, en cabriolet, assis sur une « tинette de beurre ».

Doué d'un talent et d'une émulation plus qu'ordinaires, le jeune écolier tint en alerte les premiers de sa classe, et, pendant les dix années de son



cours, il leur disputa vaillamment les plus hautes places et les prix de fin d'année. Il sortit du collège en 1914, avec son baccalauréat ès art, et pendant quatre années de Grand Séminaire, il conquit sa licence en Philosophie, sa licence en Droit Canon, son doctorat en Théologie. Ses diplômes encadrés garnissaient les murs de sa chambre de professeur. « Vous avez beaucoup de parchemins », remarquaient les confrères. — « Il en manque un », rétorquait-il.

Le collège a profité de son talent, de ses études sérieuses. L'abbé Lévesque a été tour à tour professeur en Eléments Latins, en Versification, vingt ans en philosophie ; puis après un voyage d'un an en Europe, directeur des Séminaristes et professeur de Théologie.

Nous, qui l'avons connu tout jeune prêtre, qui l'avons eu comme professeur, nous nous rappelons sans efforts, ses classes de philosophie, les longues dissertations sur les prédicables et les prédicaments, sa passion pour Maritain. Il dégustait la philosophie, ce qui provoquait un petit claquement de langue, à chaque reprise de paragraphe.

En 1950, l'abbé Antoine Lévesque fut nommé aumônier à l'institut Saint-Joseph-de-la-Délivrance, à Lévis. Il fut ensuite aumônier au couvent de Bienville. Malade, il prit sa retraite au collège, en 1957.

Ceux, qui ont l'expérience de l'enseignement, savent le travail, la patience, le dévouement, en un mot le mérite d'une vie consacrée au profes-

sorat. L'abbé Lévesque trouvait un repos et une diversion à son labeur quotidien, dans ses relations avec ses confrères et le culte de sa famille.

A une époque, où la télévision n'accaparait pas les soirées, l'abbé Lévesque appartenait à un club de «bridge», qui chaque soir groupait autour de sa table la plus grande partie de ses confrères ; et les sketches les mieux réussis ne sauraient dépasser en piquant, en originalité, des parties de cartes, où l'abbé Lévesque tenait hautement la vedette.

Il eut aussi un vrai culte pour sa famille. Il dissertait volontiers sur ses ascendants, et il tenait scrupuleusement le compte presque phénoménal de ses neveux, de ses nièces, arrière-neveux, et « plus outre ». Il aimait visiter les siens, prendre chez eux des repas, où son régime recevait souvent plus que son compte.

Les confrères du ministère bénéficièrent souvent du concours de ce prêtre dévoué, charitable. Il fut un des premiers vicaires dominicaux réguliers du collège. Le bon vieux curé qui avait dû l'accepter, à la demande des paroissiens et sur l'ordre de l'évêque, ne prisait peut-être pas ses services à leur valeur. Il lui fit sa première remise dans une enveloppe de la Compagnie Crane, et l'abbé Lévesque, philosophe au crâne dénudé, fit sans peine la relation, qui s'imposait. Cet épisode de sa vie faisait l'objet d'un de ses récits les plus savoureux.

Prêtre retiré, à demi-aveugle, il parcourait lentement les rues de La Pocatière, et les enfants

accouraient à son passage. Bon disciple du Maître, il mettait en pratique cet ordre admirable de Jésus : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Il mourut le premier janvier 1964. Gardons de ce bon vieux maître un ineffaçable souvenir, et accordons à ce confrère disparu le tribut de nos prières.

**Le Rév. Père  
Joseph Michaud, c.s.v.**

The Rev. Sir

Joseph Richard, Esq.

Les notes qui suivent ont été écrites par M. l'abbé Dominique Pelletier, qui fut supérieur du Collège, de 1896 à 1902. Né à Fraserville, il fit son cours à Sainte-Anne, qu'il compléta à Rome, où il obtint son doctorat en théologie et son baccalauréat en Droit Canonique. Puis il revint au collège, où il enseigna jusqu'en 1902. C'est du Père Joseph Michaud, que l'abbé Dominique Pelletier recueillit les renseignements suivants.

« Renseignements donnés par le Rév. Père Michaud, entré ici en 1838. Le balcon du cours latin a été réellement construit dès les premières années du collège. M. Sirois, ecclésiastique, en donna le plan. M. Michaud, qui sortit en 1846, l'a réparé seul. Les peintures étaient déjà vieilles, dit-il. Il le répara en gardant le même plan exactement. La colonne corinthienne qui était toute lattée et très belle, avec des sculptures, avait été faite par les écoliers ; elle était placée en face du cours anglais, au sud, sur le plateau qui existe encore à droite de l'allée qui conduit au jardin. La statue de Washington fut apportée de L'Isle-Verte par un élève Pettigrew. Elle venait d'un bateau naufragé. M. Michaud lui avait fait un nez en mastic. Elle était placée dans le fond du jardin latin, dans le rond formé par les arbres

vis à vis du jeu. Une belle colonne ionienne la supportait. Cette colonne, ouvrage des élèves, fut entretenue pendant longtemps. M. Michaud était architecte du jardin latin. De son temps, le jardin anglais n'existait pas. »

« L'allonge pour la boutique des écoliers est très ancienne ; elle existait en 1838, quand M. Michaud est venu. Un élève Smith y travaillait. M. Michaud l'aida et le remplaça à la boutique. Smith fit les ailes du jeu. Ce sont ces ailes, qui furent, une nuit, renversées par le vent. Les anges du jeu viennent de l'église de Rivière-Ouelle. Ils étaient près de l'autel et l'évêque les proscrivit. »

« M. Michaud a été ici professeur pendant un an ou deux, sans avoir la soutane. C'est lui, qui a fait les cadres de Napoléon et ses généraux, et de Sir Bagot. Au bout de la boutique actuelle, à l'est du collège, il y avait une allonge non planchée, dans laquelle les écoliers travaillaient quelquefois. Les écoliers ont aussi travaillé le bois dans le collège. »

Né à Kamouraska, de Joseph Michaud et de Charlotte Michaud, Joseph Michaud entra au collège de Sainte-Anne, le 1er octobre 1838, et termina son cours en juillet 1846. Pendant deux ans (1846-1848) « sans avoir la soutane », il enseigna la préparatoire au collège, après quoi il entra chez les Viateurs et fut ordonné à Victoria, par Mgr Demers, le 23 mars 1860.

Il fut aumônier militaire du deuxième détachement des zouaves pontificaux. Il fut architecte des cathédrales de Victoria, de Montréal, de l'église de Saint-Denis de Kamouraska.

Des deux cadres faits par Joseph Michaud, étudiant, on peut voir celui de Napoléon Bonaparte au musée du collège. M. l'abbé René Tanguay l'a fait réparer. Un obusier, qui était disparu a été refait. A propos de ce cadre, l'abbé Raymond Casgrain écrit dans « Les Souvenances Canadiennes » : « L'autre portrait montre l'empereur dans toute sa gloire, devenu replet et florissant de santé. Le cadre de cette gravure est en harmonie avec l'homme, portant les emblèmes de la guerre, des obusiers en saillie au quatre angles. »

A la salle des prêtres, un grand portrait de M. Painchaud est entouré d'un cadre, dont l'inspiration et la main sont sûrement du même artisan que celui des cadres de Bonaparte et de Sir Charles Bagot.

Le Père Michaud fut, neuf ans, professeur au Séminaire de Joliette, et dix-sept ans, à l'institution des Sourds-Muets, à Montréal. C'est à Joliette, où il était retiré, qu'il rendit son âme à Dieu, le 13 décembre 1902.



The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the world, and to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past.

The second part of the book is devoted to a detailed account of the history of the world from the beginning of time to the present day, and is divided into several periods, each of which is treated in a separate chapter.

The third part of the book is devoted to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past, and to a discussion of the various sources of historical information.

The fourth part of the book is devoted to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past, and to a discussion of the various sources of historical information.

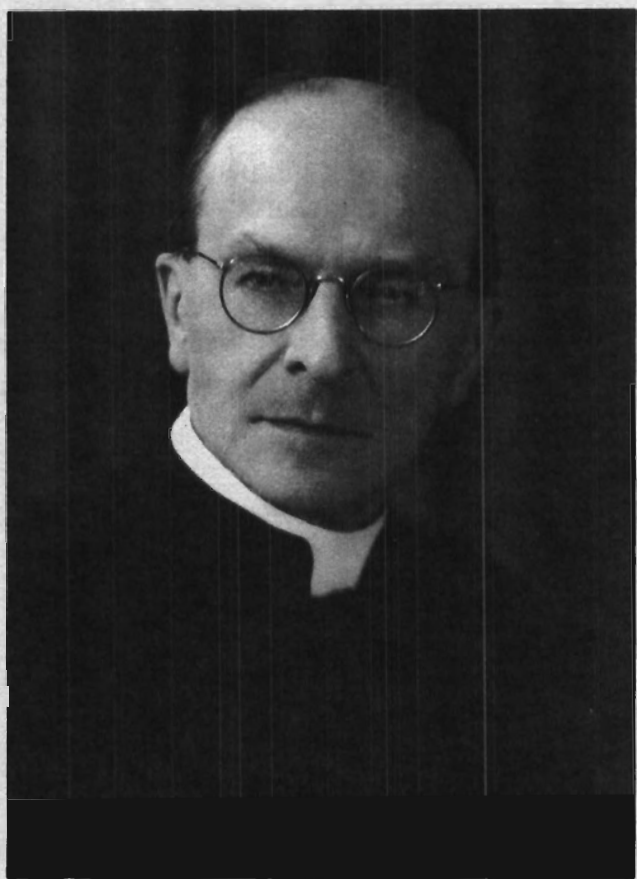
The fifth part of the book is devoted to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past, and to a discussion of the various sources of historical information.

The sixth part of the book is devoted to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past, and to a discussion of the various sources of historical information.

The seventh part of the book is devoted to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past, and to a discussion of the various sources of historical information.

The eighth part of the book is devoted to a description of the various methods which have been employed by historians in the study of the past, and to a discussion of the various sources of historical information.

**Mgr Clément Leclerc, P.D.**



**Mgr Clément Leclerc, P.D.**

\* Article paru dans le périodique « Le Hoélet », décembre 1969.

Le dix mai 1969, décédait Mgr Clément Leclerc, après quelques heures de maladie. Ce brusque départ fut vivement ressenti par tous les amis que Mgr Leclerc comptait dans le clergé, chez les élèves anciens et actuels du collège de Sainte-Anne, chez les anciens des cours d'été. Sa correspondance s'étendait au Canada, aux Etats-Unis, même en Afrique. Mgr Leclerc était un homme vraiment populaire, et qui n'avait pas d'ennemis.

Il naquit à L'Islet, en 1897, et fut ordonné prêtre en 1923. Licencié ès Lettres de L'Université Laval, il fut tour à tour professeur, préfet des études, supérieur (1956 à 1961) au collège de Sainte-Anne, où il consacra toute sa vie au service des élèves et de ses confrères. Prêtre cultivé, il était souvent consulté. Son confessionnal ne chômait guère, car il était un confesseur compréhensif, un directeur de conscience efficace et recherché.

A sa retraite, il poursuivit ses activités. Il devint responsable du Secrétariat de l'Amicale et du journal des anciens élèves ; il était directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge, directeur

du sanctuaire de Notre-Dame de Fatima. Sa dévotion à la Très Sainte Vierge ne subit jamais d'éclipse. D'une vie sociale intense, il voyait accourir quotidiennement à son bureau, des élèves, des anciens, des amis, des confrères. On s'adressait à lui avec confiance : « Oui, mon petit père », disait-il, et si la demande le surprenait un peu, il s'exclamait : « Charrue noire ». C'était son plus gros juron. Son père avait été apiculteur, et Mgr Leclerc nous parlait volontiers des abeilles. Avait-il appris d'elles le travail inlassable ? Il aimait être surchargé d'ouvrage, en avoir un peu plus qu'il pouvait en faire, comme il aimait charger son bureau un peu plus que celui-ci pouvait en porter.

Les autorités religieuses reconnurent son mérite, et il devient chanoine honoraire, le 28 décembre 1954, chanoine titulaire, le 27 décembre 1956, prélat domestique en février 1957.

Mais en quoi ce prêtre remarquable intéressait-il l'Association des familles Ouellet ? C'est qu'il était membre de cette association, étant le directeur de Notre-Dame de Fatima. L'ancêtre René Ouellet possédait à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, une terre située entre le fleuve et le chemin du roi. Depuis longtemps, le collège avait acquis ce domaine, et les élèves, aux beaux jours d'été, allaient s'y récréer. Ils avaient affublé ce lieu de promenades d'un nom ridicule, le « fun vert ». Mgr Wilfrid Lebon résolut de faire disparaître cette mauvaise appellation, et il chercha un autre

nom. Mgr Lebon aussi avait une grande dévotion à Marie, et l'on était à une époque où les apparitions de Fatima agitaient la presse et l'opinion publique. Il appela le lieu « Fatima », et y transporta une statue de la Vierge et l'y intronisa. Les élèves furent intéressés à cette cause, et la dévotion mariale s'y développa jusqu'à faire de cet endroit un lieu de pèlerinage. L'abbé Clément Leclerc ne tarda pas à s'intéresser à ce développement, et il devint plus tard le directeur du sanctuaire. L'abbé Roland Boulanger lui fournit un appui précieux, et de généreux bienfaiteurs permirent l'érection d'une grande statue de la Vierge avec les enfants de Fatima. Une chapelle fut construite, où la messe est célébrée tous les jours pendant les mois d'été ; un lac artificiel y fut creusé, des plantations furent effectuées, des bancs recouvrirent le terrain, l'électricité y fit son apparition... Au printemps de 1966, l'Association des familles Ouellet y éleva un monument commémoratif à l'ancêtre René Hoélet, à l'occasion du troisième centenaire de son arrivée au Canada. Dans le premier et le deuxième numéro du périodique « Le Hoélet », M. Joseph-Eugène Ouellet et M. Horace Ouellet font le récit de l'érection et de la bénédiction de ce monument, sur le terrain même de Fatima, à un endroit où René Hoélet dut porter maintes fois ses pas, au cours de sa longue existence. C'est ainsi que le directeur du Sanctuaire de Fatima devint intéressé à l'Association des familles Ouellet et qu'il voulut en faire partie.

**Il fut un prêtre de grand mérite et un ami.  
Gardons de lui un souvenir ému, et prions pour lui.**

APPENDICE

## Les archives





**L'abbé François Gagnon au téléphone dans le bureau des archives**



**Et le nouvel archiviste, l'abbé Lionel Léveillé**

\* Article de Mgr Clément Leclerc, paru dans « L'Union Amicale » de mai 1969.

Chaque numéro de « L'Union Amicale » vous apporte régulièrement « La Page des Archives », signée par l'abbé François Gagnon. C'est l'article le plus goûté des lecteurs. Pour votre information, nous avons rencontré M. Gagnon dans son bureau et nous avons pu prendre quelques photos, qui nous donnent une idée du bureau, du contenu et . . . . . évidemment du responsable.

Les archives du collège sont tout un trésor. Il y a là quantité de documents, de lettres historiques, de compte-rendus, d'albums d'images, de portraits, de documents uniques de première valeur, qui constituent toute l'histoire du collège, de la région, et d'anciens textes qui rappellent le souvenir de personnages illustres ou d'événements importants.

Le bureau est situé au 2<sup>e</sup> étage de l'aile centrale. A côté, une autre pièce renferme d'autres documents d'extrême importance de la « Société Historique de la Côte-du-Sud. » Vous pouvez imaginer la richesse de renseignements que l'on y peut trouver, et la venue de visiteurs et de chercheurs qui viennent de plus en plus nombreux y puiser des connaissances et que M. l'abbé

Gagnon accueille avec beaucoup de complaisance (à moins que ce ne soit un importun).

C'est en 1962 que M. Gagnon a commencé son travail, à la demande du Supérieur du temps, Mgr Léon Bélanger et avec l'autorisation de Mgr Desrochers. Il s'est mis à la besogne immédiatement. (M. Gagnon ne tarde jamais, il fait tout de suite ce qu'il a à faire). Il a recueilli dans un même local les pièces et les documents, a fait d'abord un classement global, puis il a parcouru la province et visité les principaux collèges et les institutions qui avaient des archives ; c'est ainsi qu'il a été reçu avec cordialité par l'abbé Honorius Provost, gardien compétent des archives du Séminaire de Québec, et où il a trouvé la formule la plus conforme à ses besoins. Il est allé à Chicoutimi où il a rencontré plusieurs fois Mgr Victor Tremblay, ancien président de la Société Historique du Saguenay. Il est allé aux archives de la Province, conservées au Musée provincial, et finalement aux archives nationales d'Ottawa, tenues à ce moment par notre ami et ancien élève Pierre Brunet (89e), qui l'a reçu avec beaucoup de joie et lui a donné de précieux conseils.

Les Archives du collège contiennent au-delà de 100,000 documents dont 21,000 sont actuellement catalogués, inscrits sur fiches et placés dans des classeurs qui permettent de recueillir immédiatement les renseignements cherchés. Ces 21,000 documents vont de la fondation du collège (1827) jusqu'à 1925 (presque un siècle d'histoire).

Les éléments les plus précieux sont :

- a) Evidemment les Annales du collège, au complet, depuis la fondation à nos jours.
- b) La réponse de Châteaubriand le 29 avril 1827, à la lettre de M. Painchaud, écrite le 18 janvier 1826, (cet écart de date est expliqué par M. de Châteaubriand lui même. « Si la date de votre lettre est exacte, Monsieur, écrit le célèbre auteur, ce n'est qu'après plus d'un an que cette lettre me serait parvenue . . . ) »
- c) Lettre de Louis XVI à l'abbé de Calonne \* (cet abbé de Calonne était le frère du Ministre des finances de Louis XVI et abbé de l'abbaye de St-Pierre de Melun. Cet abbé avait dû fuir la France lors de la Révolution, et s'établir définitivement au Canada, où il est mort au Trois-Rivières, aumônier des Ursulines.)

Parmi les documents les plus anciens nous signalons une Bulle d'Alexandre VII (1667) et la concession de la Seigneurie de La Pocatière.

Les Archives renferment encore 52 albums de photos et 72 cahiers spécilèges. M. Gagñon travaille aux archives régulièrement 40 heures par semaine, sans compter ses conférences spirituelles chez les Visitandines, depuis leur arrivée à Sainte-Anne, où il se rend à pied tous les quinze jours, beau temps, mauvais temps,

---

\* C'est plutôt un document adressé au Roi Louis XVI.

à un mille et demi de distance. M. Gagnon est un travailleur méthodique, régulier, constant et un grand marcheur devant l'Eternel.

Actuellement M. Gagnon n'est plus seul aux archives. Conscient du travail énorme à poursuivre, il a demandé aux autorités d'envoyer étudier un autre prêtre pour lui succéder, et avec qui il pourra « collaborer » facilement. Le choix du nouvel archiviste en chef a été heureux. M. l'abbé Lionel Léveillé, au Collège depuis son sacerdoce, avait été professeur, relieur, directeur du laboratoire de langue ; c'est un homme discret, grand travailleur, toujours au poste, des plus serviables, très méthodique lui aussi et compréhensif. Il a passé un an à l'Université Laval et en est arrivé, il y a quelques semaines avec un « certificat d'archivistique » qui lui permettra de prendre la direction des Archives en collaboration avec M. Gagnon. Il est déjà au travail, et nous pouvons dire maintenant qu'avec ces deux hommes qui s'entendent à merveille, nos archives sont en de très bonnes mains, et rendront de plus en plus service à la maison et à tous les chercheurs sérieux.

Mgr Clément Leclerc, P.D.

---

\* C'est dans les derniers jours de sa vie que Mgr Clément Leclerc a rédigé cet article pour « L'Union Amicale » ; il était décédé lors de sa parution.

## Table des matières

I	Les archives .....	9
II	De l'Île-aux-Coudres à la Pointe de Rivière-Ouelle .....	15
III	Expo « 67 » .....	21
IV	La Pocatière .....	27
V	Le clergé et l'éducation à La Pocatière .....	31
VI	Une page de texte sur l'École d'Agriculture .....	41
	Education adaptée en notre col- lège .....	42
VII	C'a tellement changé ! .....	47
VIII	Le Chanoine Ludger Dumais .....	51
IX	En parlant d'art et d'artistes .....	57
X	Nos canons .....	63
XI	Au temps des troubles .....	69
XII	Le navire d'ivoire .....	75
XIII	La Madone .....	81
XIV	Sainte-Anne-de-la-Pocatière .....	87

XV	Saint-Denis : Ses débuts .....	93
	Ses légendes .....	105
XVI	M. l'abbé Georges Gervais .....	115
XVII	M. l'abbé Joseph Laforest .....	121
XVIII	M. l'abbé Thomas Pelletier .....	127
XIX	M. l'abbé Antoine Lévesque .....	133
XX	Le Rév. Père Joseph Michaud, C.S.V. ....	139
XXI	Mgr Clément Leclerc, P.D. ....	145
	Appendice	
I	Les archives, par Mgr Clément Leclerc .....	151

## Table des illustrations

I	De l'Île-aux-Coudres à la Pointe de Rivière-Ouelle .....	16
II	La bibliothèque et le musée d'autrefois .....	22
III	Plan en relief de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et ses quatre artisans	22
IV	La Pocatière : vers 1910 .....	28
	en 1970 .....	28
V	La maison paternelle de Messire Chs-Frs Painchaud .....	32
VI	La première Ecole d'Agriculture au pays .....	40
VII	Le Chanoine Ludger Dumais .....	52
VIII	Le vieux jeu de balle .....	58
IX	Nos canons: L'un des deux canons Son jumeau .....	64
	Le petit canon en sucre à la crème	
X	L'abbé Achille Vallée .....	70
XI	Le navire d'ivoire .....	76
XII	La Madone du bocage .....	82



XIII	Sainte-Anne-de-la-Pocatière (partie ouest) .....	88
XIV	L'abbé Georges Gervais .....	116
XV	L'abbé Joseph Laforest .....	122
XVI	L'abbé Thomas Pelletier .....	128
XVII	L'abbé Antoine Lévesque .....	134
XVIII	Mgr Clément Leclerc, P.D. ....	146
XIX	L'abbé François Gagnon dans le bureau des archives .....	152
XX	L'abbé Lionel Léveillé, archiviste	152